

personnelle de l'ensemble des manuscrits grecs conservés et sur une réévaluation de leur classement stemmatique. Elle inclut également le témoignage de l'ensemble de la tradition indirecte, arabe notamment. Elle dépasse donc largement l'édition établie par Helmreich en 1914 (*Corpus Medicorum Graecorum* V 9, 1), qui faisait autorité jusqu'à présent. Dans quelques comptes rendus récents, j'ai eu l'occasion de m'exprimer sur la pertinence de l'entreprise d'« édition », lorsque celle-ci n'apportait rien de significatif aux éditions antérieures, en tant qu'elle ne reposait pas sur une réévaluation de la tradition fondée sur de nouveaux témoins. Je n'ai pas hésité à mettre en question l'utilité de la démarche, appelant à une attention plus soutenue portée à la traduction ou au commentaire, lorsqu'éditer, au sens fort, n'apparaît pas comme une nécessité. Éditer est certes le grand œuvre par lequel on reconnaît l'authentique philologue mais empiler les éditions, qui ne consistent parfois qu'en corrections marginales et formelles d'autres éditions fort rigoureuses en elles-mêmes, ne saurait être l'horizon des études classiques, au risque de la stérilité. Il est évident que cette prévention ne vaut pas pour le présent volume, destiné à faire autorité, conformément à l'ambition qui avait été affichée par Jacques Jouanna en relançant l'édition du corpus galénique dans la Collection des Universités de France.

Frédéric LE BLAY

Liliane LOPEZ-RABATEL, Virginie MATHÉ et Jean-Charles MORETTI (Dir.), *Dire la ville en grec aux époques antique et byzantine*. Actes du colloque de Créteil, 10-11 juin 2016. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2020. 1 vol. broché, 21,5 x 29,5 cm, 348 p., 20 ill. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 1). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-064-8.

Les actes de ce colloque tenu à Créteil, en 2016, rassemblent dix-huit contributions réparties en quatre thématiques générales : la première (« Des hommes et des villes ») touche à la perception que les Grecs eurent de leurs villes et de celles des autres ; la deuxième (« Composantes et composition de l'espace urbain ») se concentre sur les édifices et sur les formes urbaines ; la troisième (« Nommer et classer les villes ») aborde la question des typologies urbaines et de leur rapport au vocabulaire ; quant à la quatrième (« Des villes dans un empire »), elle examine, à travers les œuvres de Dion de Pruse, d'Aelius Aristides ou de Pausanias, les conceptions politiques et culturelles que véhiculent les discours sur les villes. Ainsi, dans la première section, davantage lexicale, C. Bearzot (p. 21-29) détaille le vocabulaire qui décrit l'amour que l'on porte à sa cité, d'Eschyle à Pollux de Naucratis. Th. Grandjean (p. 31-44), à travers une étude du *Banquet des Sophistes* d'Athénée, aborde la question des petites et des grandes cités et la signification sociologique et politique que recouvre la tension qui les oppose. St. De Vido (p. 45-55) se concentre sur Hérodote et plus particulièrement sur la distance qui sépare les *poleis* des cités-palais du monde oriental. Il s'agit également des villes des « Autres » dans l'article de Fl. Frisone et M. Lombardo (p. 57-74), qui traite de la manière dont Hécateé de Milet, Hérodote ou Thucydide ont sélectionné les établissements de peuples non grecs auxquels ils ont appliqué l'appellation de πόλις. Si chez Hécateé cette qualification se fait en référence à la nature de l'établissement, comme « centre urbain », l'usage hérodotéen est lié aux origines orientales (historiques ou mythiques) de ces établissements. Chez Thucydide, on notera que les éléments

marquants sont davantage la taille et le nombre d'habitants, ce qui n'étonnera guère chez cet auteur qui mettait en garde contre l'erreur qui consisterait à confondre l'apparence des villes et leur réelle importance, c'est-à-dire leur potentiel hégémonique. Dans la deuxième partie de ce volume, on s'intéresse tout d'abord à l'architecture domestique en milieu urbain. St. Maillot (p. 77-98) nous livre une étude très utile sur l'habitat locatif et collectif dans le monde égéen aux époques classique et hellénistique. Contrairement à l'idée très répandue selon laquelle l'habitat grec serait essentiellement composé de maisons individuelles, l'auteure met en évidence l'importance des immeubles et des résidences groupées, ainsi que l'association architecturale d'un habitat et d'ateliers/boutiques. Même si l'analyse des occurrences du terme *συνοικία* doit toujours compter sur une large polysémie qui traduit certainement une réalité multifonctionnelle, cet article, qui traite tant des propriétaires que des locataires, jette sur le tissu urbain un regard pertinent et novateur. S. Rougier-Blanc (p. 99-111) étudie de manière plus générale la terminologie associée à l'habitat domestique. Ensuite, on se tourne vers des questions de morphologie urbaine. C. Durvy et J.-Ch. Moretti (p. 113-132) livrent un commentaire de l'application à la forme des villes de l'adjectif *θεατροειδής* et très secondairement de l'adverbe *θεατροειδῶς*, termes assez rares dont les auteurs constituent le corpus. Les occurrences sont principalement datées d'entre le II<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. et renvoient aux caractéristiques architecturales du théâtre mais aussi, de manière beaucoup plus exceptionnelle quoique particulièrement intéressante (cf. Diodore XX 83. 2), à la fonction de l'édifice et donc aux spectateurs qui s'y rendaient. Ce point de vue est développé et approfondi ensuite par D.-M. Cabaret et A. Dan (p. 133-160) pour le cas particulier de Jérusalem, à travers les descriptions de la ville que nous livrent la *Lettre d'Aristée à Philocrate* et Flavius Josèphe. Au-delà de la simple étude de vocabulaire, c'est ici une indispensable confrontation au terrain qui est menée, reposant sur une recherche nécessaire des points de vue adoptés dans la description « théâtrale » de la ville. Le propos débouche sur certaines hypothèses (notamment la datation de la deuxième muraille sous le règne de Jean Hyrcan), sur une analyse du rapport spécifique entre le Temple et la ville, mais aussi sur une tentative d'explication culturelle du recours à la métaphore théâtrale, sans doute influencée par le milieu alexandrin, pour une ville juive dont le rapport au théâtre est pour le moins problématique. Enfin, G. Larginat-Turbatte (p. 161-174) aborde la manière dont les bâtiments et les espaces sont dénommés en Carie et en Ionie à l'époque hellénistique, d'après la documentation épigraphique. La ville y apparaît clairement structurée autour des tours et des portes, des sanctuaires, des rues, des quartiers et des places. Les bâtiments évoqués sont majoritairement politiques ou religieux, ce qui s'explique d'abord et avant tout par la nature des sources. Quant aux dénominations, elles relèvent de la fonction du bâtiment ou de la nature de l'espace et mettent relativement rarement en avant une divinité ou une personnalité, roi ou citoyen évergète. Dans la troisième section de l'ouvrage, V. Tosti (p. 177-191) s'attache à montrer que la définition thucydéenne d'une Sparte organisée *κατὰ κώμας* relève avant tout d'une volonté de l'auteur de marquer la *différence athénienne*, dans la monumentalisation, somme toute assez récente, de son centre urbain. C'est ensuite à la Macédoine que s'intéressent les contributions de Fr. Landucci (p. 193-200), qui étudie le vocabulaire de la cité dans cette région d'Archélaos à Cassandre, et de J. Demaille (p. 201-220), qui aborde l'évolution du statut juridique et du développement urbain de Dion et de

Philippe à travers l'examen de leur dénomination dans les textes ou sur les monnaies, de l'époque hellénistique à la période byzantine. Et c'est aussi une analyse lexicale rigoureuse, qui s'avère constituer un modèle du genre, que nous livre C. Saliou (p. 221-241) à propos du mot *καστρον*. L'historienne remet sur le métier l'hypothèse selon laquelle « l'usage indifférencié des termes *πόλις* et *καστρον* au début de la période byzantine signalerait le caractère désormais essentiellement militaire des établissements urbains ». En faisant ressortir la polysémie du mot *καστρον*, C. Saliou contextualise, dans la documentation concernant le Moyen-Euphrate et la steppe syrienne entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> s., chaque occurrence non seulement par rapport à l'usage de l'auteur chez qui elle apparaît mais aussi par rapport à la situation historique et archéologique des lieux ainsi désignés. Il en ressort des conclusions beaucoup plus nuancées et prudentes, qui montrent que l'appellation *καστρον* désigne une agglomération, souvent à caractère urbain mais toujours non civique (sous la forme latine *castrum* dès la fin du IV<sup>e</sup> s. et en grec au VI<sup>e</sup> s.) et relève de la langue administrative, renvoyant probablement à une catégorie juridique. Élément essentiel : cette étude solide remet clairement en cause la thèse d'un déclin du fait civique de même qu'une militarisation de la société à cette époque. Enfin, B. Osswald (p. 243-260) passe en revue la description et la dénomination des villes épirotes du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s. La quatrième et dernière partie de ces actes de colloque touche largement à l'éloge des villes qui s'affirme progressivement comme un genre autonome, à partir des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. E. Guerber (p. 263-281) s'intéresse plus particulièrement aux *Discours aux villes* de Dion de Pruse, à la fois pour étudier la manière dont le sophiste souligne l'*éthos* de la population de certaines villes (comme Rhodes ou Alexandrie) à travers l'évocation des bâtiments auxquels ces villes attachent une importance particulière, mais aussi pour détailler la politique éditiciaire que Dion mit lui-même en œuvre dans sa patrie d'origine. C'est notamment l'occasion d'insister sur l'importance, au tournant des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., des portiques, d'une part, et des installations hydrauliques de l'autre dans la construction d'une « modernité » des paysages urbains. E. Guerber détaille également les modèles d'urbanisme que Dion met en avant (Smyrne, Éphèse, Nicomédie, Nicée, Antioche de Syrie, Athènes, Rome et Sparte). À propos de Sparte, il convient désormais d'identifier le « portique perse » (*Persikè Stoa*) avec le bâtiment mis au jour par Ch. Christou dans les années 1960 (cf. E. GRECO, *En Grèce et en Grande Grèce. Archéologie, espace et sociétés*, Naples, 2020, p. 53-59) et de le dater en conséquence de l'époque classique (plutôt que de l'époque impériale comme le suggère encore Guerber). M. Di Franco (p. 283-290) étudie ensuite, dans le discours *En l'honneur de Rome* prononcé par Aelius Aristide (*Or.* XXVI, éd. Keil) à Rome en 144 ap. J.-C., la manière dont un lettré grec de l'Empire romain (possédant la double citoyenneté romaine et smyrniote) décrit Rome (« acropole de l'Univers ») et, au-delà, conçoit la « domination romaine ». Loin d'une description de l'apparence urbaine de Rome, Aelius Aristide évoque un monde et une force politique. J.-L. Vix (p. 291-303) prolonge la réflexion et offre une forme de contre-point à l'étude précédente en abordant pour sa part les cinq discours du même maître de la Seconde Sophistique sur sa ville de Smyrne. Ici au contraire, les espaces (urbains et suburbains) ainsi que les édifices décrits, ou simplement évoqués, renvoient, non sans une forte implication personnelle du rhéteur, à une ville vivante, présentée comme un modèle culturel où l'éloquence joue un rôle central. Le volume s'achève sur un article d'O. Gengler (p. 305-324) qui part du passage bien connu où Pausanias

(X 4, 1-2) décrit la petite cité de Panopée en Phocide pour passer en revue la perception des marqueurs urbains chez Pausanias et tenter de mettre en évidence les références matérielles mais aussi culturelles qui orientent la vision et la description des villes chez le Périégète. Beaucoup de ces études proposent un corpus de sources associées au sujet traité (surtout pour les analyses lexicales) et traduites en français. C'est là une heureuse initiative, qui rendra de précieux services mais qui souligne aussi la variété des documents convoqués et met en œuvre de manière particulièrement efficace l'approche méthodologique retenue par les organisateurs, à savoir l'analyse des mots. Et, au-delà des mots, la prise en compte des contextes culturels, socio-politiques, archéologiques qui les déterminent. Comprendre comment on dit la ville, c'est assurément comprendre « les modalités d'expression du fait urbain, de ses réalités et de ses représentations réalistes ou fictives » (p. 15). C'est aussi percevoir les mentalités, les jugements moraux, esthétiques, voire religieux. La tâche était ambitieuse. La lecture de ce volume est enrichissante et inspirante, ouvrant plus d'une piste nouvelle dans un passionnant champ de recherche qui n'est pas près de s'épuiser.

Didier VIVIERS

Koen DE TEMMERMAN (Ed.), *The Oxford Handbook of Ancient Biography*. Oxford, Oxford University Press, 2020. 1 vol., XXVI-766 p. Prix : 110 £. ISBN 978-0-19870-301-3.

Suivant la définition large proposée par T. Hägg dans *The Art of Biography in Antiquity* (Cambridge, 2012), K. De Temmerman propose un *Oxford Handbook* stimulant et ambitieux dédié à la biographie antique. La taille du volume (800 pages) ne doit pas étonner, car l'objectif poursuivi n'est pas uniquement de traiter des ouvrages gréco-romains, mais aussi des différents aspects qu'a pu prendre la dimension biographique dans l'Antiquité, dans la droite ligne de la proposition de S. Swain dans son introduction à *Biography and Biographic in the Literature of the Roman Empire*, (Oxford, 1997, co-édité avec M. J. Edwards). Ainsi, après une introduction extrêmement claire et pertinente sur les difficultés liées à la définition de ce qu'est une biographie (p. 3-18), le volume commence par aborder des questions génériques (p. 19-83), avant de consacrer seize chapitres, d'environ une quinzaine de pages chacun, à l'étude d'œuvres particulières, des « préliminaires » grecs du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère à la *Vie d'Hilarion* de Jérôme (p. 87-308) ; ils sont suivis d'analyses plus précises sur certains types de dédicataires (hommes d'États, philosophes, martyrs...) (p. 311-398). Cette première moitié de l'ouvrage est complète au point d'aborder même la question des biographes juifs antiques, ainsi que le *Roman d'Alexandre*, et de laisser une large place au genre (auto)biographique chrétien (sept chapitres sur vingt-neuf), souvent abordé séparément. Le résultat est un panorama vaste et très intéressant des différentes formes qu'a pu prendre ce type d'écriture en Grèce et à Rome, à l'exception étonnante de l'*Histoire Auguste*, qui n'est abordée qu'incidemment, alors que K. De Temmerman reconnaît dans son introduction qu'elle fait l'objet, ces dernières années, d'un intérêt renouvelé. Son projet, financé pendant cinq ans par le Conseil européen de la recherche, dépasse cependant aussi les simples limites de la biographie gréco-romaine, ce qui explique son ampleur. Sa seconde moitié aborde en effet, à part égale, des sujets liés aux récits de vies pris dans un sens très large, y compris au-delà de ce que l'on entend